

Une question en forme de poignard

Dominique Gaucher

Number 80, Spring 1999

Vérités et mensonges

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13607ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaucher, D. (1999). Une question en forme de poignard. *Moebius*, (80), 57–60.

DOMINIQUE GAUCHER

Une question en forme de poignard

Le temps d'hiver grisonne aujourd'hui tout comme ta chevelure et ton état d'esprit. L'humidité, encore trop froide pour annoncer le printemps, est du genre à ronger les os et à nous faire sentir vieux. On glisse sur les flaques de glace dans l'entrée. La froidure a été là si longtemps que l'on se croirait à l'issue de la cinquième glaciation.

Il y a longtemps que ça dure, cette indécision. Des années que nous tergiversons, d'amours en crises, de ruptures en reprises. Il y a de grands moments où l'accalmie s'installe, puis le temps se couvre tranquillement, on pourrait sentir le vent s'alourdir. Et la crise éclate. En chaleur ou sous une vague de froid, avec un torrent ou peu de mots, une brisure s'installe, sciant le cœur, juste à côté de la cicatrice précédente. Douleur vive, mais familière, puis anesthésie générale ou partielle, sous la charge d'une armée d'endorphines bien entraînées, rompues à une tâche répétée.

Plus le plafond descend, plus je crains que tes sentiments ne s'embrument. Ce soir, ce sera une crise de peu de mots, presque indifférente, ténue et fatiguée; ta voix aura ses jours las, l'humeur à la basse pression, aux points de suspension, empreinte de tristesse nouée comme les branches du vieil orme, devant ma maison.

Tout va mal, pour moi, ces temps-ci. C'est certain, il faudra que tu ajoutes au malheur, en faisant semblant de m'aider. Ce soir, tu vas certainement me quitter parce que tu me nuis. Et comme d'habitude, je prendrai mes avirons pour remonter le courant, pour te prouver hors de tout doute, ajoutant aux démonstrations, les théorèmes, que non, ce sera pire encore si tu n'es plus dans ma vie et que précisément, c'est cette valse-hésitation qui me tue.

Ou bien je laisserai faire, jusqu'à demain. Je laisserai monter la rage, le désespoir, les arguments et les ruses pour faire, demain, mieux, je l'espère, ce que je n'aurai pas fait ce soir. Parfois, j'attends plusieurs jours, voire des semaines, et je prends dans cet intermède des vacances de tout cela. Pendant ce temps-là, tu t'adoucis parfois; tu changes de page, à tout le moins. Mais c'est risqué, il va sans dire. Il pourrait se passer des choses imprévues, d'un côté comme de l'autre.

C'est lundi, et les lundis sont des calamités qu'il faudrait rayer du calendrier: lendemain de mauvaise fin de semaine et jour de retour au travail, le lundi est une charnière froide de la vie, qui existe certainement pour nous mettre à l'épreuve avec une régularité lancinante. Et il est neuf heures, cette heure d'hésitation où l'on se demande s'il faut s'endormir ou se réveiller, se réconcilier avec la journée perdue ou se révolter, et chercher le sens de sa vie dans l'écriture, ou ailleurs. L'heure où tu vas m'appeler pour me dire: «Je crois qu'il vaut mieux qu'on se sépare.»

Une rupture brève, donc. Un seul coup porté. Comme un appel qui n'a pas eu lieu. Pas envie de me battre, ce soir. Avant de raccrocher, j'ai juste le temps de dire que je souhaite ne pas priver ton enfant, demain, de la journée de ski que je lui ai promise. On ne lui dira rien de la séparation (à laquelle je ne crois pas de toute façon).

On a toujours épargné le petit. Tu attends toujours qu'il soit couché ou hors de portée de voix. Avec le premier, on n'a pas fait attention et ça l'a marqué. Alors, on s'est dit qu'il fallait épargner le second. Donc, pour lui, le tableau est au beau fixe, si ce n'est de ces éclipses entre nous, qu'il n'arrive pas toujours à s'expliquer, mais auxquelles il s'est habitué. C'est sans compter ces étranges cauchemars à propos d'un père qui devient fou.

La douleur infuse comme une camomille. Entre l'envie de hurler et le cynisme, le trouble sème le doute, insidieux. Et si je laissais faire? Si je n'ourdissais rien, pour une fois? Si je laissais aller les choses, comme ces amoncellements de glace qui vont dériver dans quelques semaines? Peut-être a-t-il raison, à propos de ce qu'il n'a pas dit. S'il me nuisait vraiment? Le temps me prouverait

alors que c'était mieux ainsi; ce ne serait qu'un mauvais moment à passer.

À jongler ainsi, l'engourdissement me gagne. Il ne faut pas perdre le nord, et prendre du bon pied la route des Laurentides, tôt demain, pour faire, en honnête citoyenne, une bonne journée de ski. Et ne rien laisser voir. Un enfant a besoin de moi demain pour jouir de la vie, et je m'accroche à cette idée: mon indispensabilité. (Sans doute un autre mot que j'invente, au creux de ma solitude, entre néant et pensée, comme si *Le Petit Robert* n'avait pas prévu le coup avant moi. C'est ce qui arrive, quand on se sent orpheline.)

C'est dans cet engourdissement que je m'endors, et mes muscles n'arrivent pas à se défaire de la raideur de ma peine enfouie sous l'attente. Sommeil sans rêves dans un ciel sans lune, opaque et trouble, épais, visqueux et concentré comme le cri que l'on n'a pas poussé.

Mardi allège un peu le poids de la veille. Le soleil essaie de faire fondre ce qu'il reste du mur lourd des nuages. Il fait doux: on pourra skier sans se geler. Mardi s'allège juste assez pour faire de mon corps une outre vide; je rassemble péniblement mon esprit absent. Sur la route, il me faudra faire attention à l'inattention.

Heureusement, cet enfant est contemplatif! Il s'envole avec Mozart et on ne l'entend plus. C'est un vrai baume pour l'esprit. On dirait qu'il devine les états d'âme les plus divers; il sait toujours quoi dire, quoi faire, pour se montrer obligeant. Quand j'ai arrêté de fumer, c'est lui qui l'a deviné le premier. Toute la journée, il avait surveillé mon visage pour savoir à quel moment m'offrir une gomme à mâcher. Je ne pourrais pas parler de grand-chose, tout occupée à tourner en rond à propos de cette rupture. Je roule sagement. Aujourd'hui, le coupon-rabais de notre carnet nous amène dans un centre de ski que je ne connais pas. C'est une petite montagne, pas trop difficile à skier. Je vais pouvoir m'en tirer sans trop d'effort, ni de concentration. Il faudra faire attention au voyage de retour.

Nous sommes d'une habileté comparable à skis, maintenant. Alors nous pouvons tout autant descendre ensemble que nous séparer, ce que nous faisons tout

l'après-midi, car, comme tous les petits garçons, il aime ces descentes à bosses qui ont été inventées autant pour leur plaisir à eux que pour faire sentir aux adultes leurs indéniables limites.

C'est à la fin de l'après-midi qu'il vient me rejoindre pour que nous terminions ensemble la journée. Nous descendons une fois la pente qui se faufile sous le télésiège, et qui commence à se glacer, sur la petite butte, avant le dernier droit. Une nébulosité croissante s'installe dans mes pensées. La journée tire à sa fin, et la réalité va reprendre ses droits. Nous irons manger chez toi, qui feras comme si de rien n'était, jusqu'au coucher du petit. Et là...

Tout à sa joie de cette belle journée, il veut descendre une dernière fois. «S'il te plaît, une dernière fois, la six! Après, on s'en ira. Il est seulement quatre heures. On a le temps. S'il te plaît! Viens avec moi! On va la descendre ensemble!» Je cède, malgré la lassitude qui m'envahit.

Entre deux remontées, sur la petite butte, la surface de la glace a doublé. Et la confusion de mon esprit a gagné mes jambes, qui ne réagissent plus à la texture du sol. C'est le dérapage, l'accident, la blessure. Quelque chose s'est défait dans mon genou, j'en ai la certitude. Avant que les sauveteurs me ramènent au bas de la piste, je vois le petit qui passe au-dessus de moi, penché sur ses skis, le visage blanc de peur, mort d'inquiétude et de culpabilité. Un skieur lui fait le message de venir me rejoindre. Après les péripéties du retour en civière et à motoneige, j'arrive à serrer mon genou dans un élastique, assez pour conduire la voiture. Il faut ramener le petit et la voiture au bercail.

Avec une sorte de paix étrange, je fais la route. Invincible, je suis. Une fois le petit couché, plus de temps pour les querelles: je devrai consulter un médecin. L'horizon est blanc comme sa blouse.

Tu ne m'accompagnes pas. Le médecin, distrait ou incompetent, n'y voit que du feu. Il faudra attendre une semaine, et une nouvelle consultation, pour avoir le véritable verdict: chirurgie et longue convalescence. Perspectives d'invalidité et de dépendance pour plusieurs

mois. Ma maison de quelques étages devient un endroit inhabitable pour quelqu'une incapable de se déplacer. Je dois émigrer. Loin des marches d'escalier, des querelles. Loin de toi.

Je ne peux pas compter sur toi. Surtout, je ne le veux pas. Il y a quelques années, après une rupture, je m'étais fait une sévère entorse à la cheville. On avait interprété cet accident comme un acte manqué destiné à te prouver mon attachement. Tu m'avais d'abord hébergée quelques jours, pour me laisser à moi-même par la suite. «Les enfants (qui arrivaient chez toi) ne devaient pas croire que nous avions repris.»

Cette fois-ci, pas de reconquête factice.

Tout occupée à préparer mon entrée à l'hôpital et l'abandon temporaire de ma maison, je n'ai pas vu ton fils avant mon départ. C'est toi qui lui as annoncé mon opération et ma convalescence. Je n'ai jamais su comment tu lui avais présenté les choses.

Tu m'as seulement rapporté son étonnement. Et son incompréhension. Voilà. À ses yeux, je l'avais abandonné. C'était moi qui avais déserté le navire.

À ce que tu lui avais dit, il avait répondu: «Et nous?»

* * *

Nous avons évidemment repris, avant même la fin de mon aventure. Puis, il y eut une autre séparation. Pas une brève, cette fois. Une longue plainte sans issue devant laquelle, un soir parmi tant d'autres, je n'ai plus rien trouvé à dire. Manquer à la réplique a sonné le glas. L'usure avait fait son œuvre. Encore une fois, in extremis, j'ai sauvé du naufrage mon lien avec l'enfant. Mais il fallait que j'accepte ses conditions: ne pas le voir avant six mois. Le temps de laisser retomber la tempête.

Les six mois écoulés, je le revois enfin. Nous faisons ce qu'il aime: marcher, de parc en parc, le long de la rivière. Il parle peu et nous marchons côte à côte en silence, comme nous le faisons autrefois, les soirs d'été. Le temps s'écoule goutte à goutte pendant que nos liens se

réparent, tissage invisible. Parvenus à un banc, face à la rivière qui coule avec force, la parole déboule. Il me raconte sa vie en vrac, l'école qu'il aime. Il me parle avec passion des textes qu'il écrit au cours de français. Une histoire, en particulier, qu'il n'a pas fait lire à son père. Il pique ma curiosité. Cette histoire, d'une page sans doute, raconte l'aventure périlleuse de deux écureuils laissés seuls dans le noir. N'y voyant rien, ils ne cessent de se frapper la tête partout. La progression vers une destination inconnue leur semble interminable. Puis, vient la lumière. Les écureuils se sentent soulagés.

Je comprends alors qu'il a eu très peur. Ces deux écureuils, c'est lui et toi, abandonnés, qui ne savez plus où donner de la tête. Lui, d'habitude assez imperméable, a fait corps avec ton désarroi, à ce qu'il me semble. Je me rappelle ces rêves qu'il faisait, petit, te voyant devenir fou, la tête jetée contre les murs. L'ambulance venait te chercher et lui restait là, tout seul. Il n'ignore pas ce que son histoire raconte vraiment: c'est pour cela qu'il ne te l'a pas fait lire. Il n'a pas voulu t'inquiéter. À moi, il peut la raconter. Je suis bouleversée. Notre rupture l'a profondément affecté. Toi aussi. Secrètement, je suis heureuse de retrouver une place de confidente auprès de lui.

* * *

Un an s'est écoulé depuis ces retrouvailles. Nous nous sommes revus, l'enfant et moi, de temps à autre, pour parler de l'école et de ce qu'il aime.

Puis un matin, sans prévenir, les écureuils sont revenus me hanter. Cette histoire... S'il ne l'a pas racontée à son père, c'est peut-être qu'elle ne lui était pas adressée, après tout.

Et si elle ne cachait qu'une question, en forme de poignard:

«Pourquoi as-tu fermé la lumière?»